

Supplément au SOP n° 94, janvier 1985

LE MONACHISME

DANS SES RAPPORTS AVEC LE MONDE D'AUJOURD'HUI

Conférence du père PLACIDE (Deseille),
prononcée le 24 novembre 1984
au Centre orthodoxe de Chambésy
dans le cadre de la célébration
du 10e anniversaire de la paroisse orthodoxe
de langue française de Genève

Document 94.A

Quand on parle de vie monastique, du rapport de la vie monastique avec le monde et avec la vie chrétienne en général, je crois qu'il faut d'abord écarter la fausse idée d'une vocation tout à fait extraordinaire et particulière dont les moines seraient les bénéficiaires, et affirmer l'unicité radicale de la vocation chrétienne. En effet, dans le Nouveau Testament, dans la tradition monastique et patristique ancienne, on n'emploie guère le mot de vocation pour parler de la vie monastique.

La vocation, c'est avant tout la vocation chrétienne et le mot "Eglise" (ecclesia) lui-même a une parenté profonde avec ce mot de vocation. L'Eglise est le rassemblement de ceux qui obéissent à l'appel de la vocation de Dieu. Il y a dans la racine même du mot "Eglise" ce mot "appel" donc "vocation".

Et cette vocation chrétienne, de tous, dans l'Eglise, est identique pour tous les chrétiens. Saint Paul la définit ainsi (Eph. I, 4-5) : "Dieu, le Père, nous a choisis dans le Christ dès avant la création du monde pour que nous soyons saints et irrépréhensibles devant lui, nous ayant, dans son amour, prédestinés à être ses fils adoptifs par Jésus-Christ, selon sa libre volonté".

Il n'existe pas deux vies chrétiennes. Il n'y a pas pour les chrétiens deux buts différents, une sainteté plus élevée, spécifiquement différente à laquelle seuls quelques-uns seraient appelés. Il y a, pour tous les chrétiens, un seul but : la déification, la participation plénière à la vie divine dans le Christ-Jésus. Il n'y a pas non plus, pour parvenir à ce but unique de toute vie chrétienne, deux voies spécifiquement distinctes : l'une qui consisterait dans un renoncement maximal effectif aux réalités créées, l'autre dans le simple bon usage de ces mêmes réalités créées.

Il faut ici, je crois, se tenir en garde contre certaines interprétations erronées de certains textes évangéliques. On a usé et abusé, en particulier, de l'épisode du jeune homme riche pour distinguer parfois dans la vie chrétienne deux appels distincts : l'un à une vie chrétienne "ordinaire, selon les préceptes", dit-on; l'autre à une vie chrétienne plus parfaite selon ce qu'on a appelé parfois les "conseils évangéliques".

Cette distinction n'est pas entièrement fausse mais elle peut nous égarer tout de même sur une fausse piste. Dans Matthieu 19, 21, le Seigneur dit au jeune homme riche : "Si tu veux être parfait, va, vends tes biens et donne-les aux pauvres et tu auras un trésor dans les cieux. Puis viens et suis-moi". Dans l'Evangile, être parfait ne désigne pas un degré supérieur de vie chrétienne, proposé à quelques-uns des disciples. Cela signifie, dans le langage du Seigneur lui-même, accomplir la justice nouvelle, celle que le Christ vient instaurer sur la terre : justice nouvelle, plus grande que celle des scribes et des pharisiens, et que celle selon la Loi ancienne. Etre parfait, cela veut dire simplement être disciple de Jésus et s'efforcer de faire tout ce qu'il demande.

Il y a bien un texte qui semble faire allusion à une vocation plus particulière adressée à quelques-uns, c'est le seul, je crois : celui sur le mariage et les eunuques volontaires (Matthieu 19, 10-12). Le Seigneur y fait allusion à ceux qui ne se marient

pas à cause du Royaume et il dit : "Tous ne saisissent pas cette parole mais ceux à qui cela est donné". Cela suggère qu'il y a là un don particulier de l'Esprit qui peut pousser certains, les inciter, à cette forme de renoncement.

Mais cela ne signifie pas nécessairement qu'il y a une illumination réservée à quelques-uns. Par exemple, lors de la confession de Pierre, quand Pierre interrogé par le Christ lui dit : "Tu es le Christ, le Fils du Dieu Vivant", Jésus lui répond : "Tu es bienheureux, Simon fils de Jonas, car ce n'est pas la chair et le sang qui te l'ont révélé mais mon Père qui es dans les cieux". Je crois que cette parole du Seigneur, si dans une certaine mesure elle fait quand même allusion à un appel particulier adressé à certains, nous situe plus profondément dans le contexte de la Loi nouvelle.

Ce qui permet de comprendre la virginité pour le Royaume de Dieu, le renoncement au mariage pour le Royaume de Dieu, c'est une illumination particulière de l'Esprit qui est propre à la Loi nouvelle mais qui n'est pas tellement réservée seulement à quelques-uns. Je ne veux pas dire que tout chrétien est appelé concrètement à renoncer au mariage, mais tout chrétien est appelé, dans la lumière de l'Esprit, à percevoir ce sens propre, spécifiquement chrétien, de la virginité, du célibat consacré.

Il faut insister très fortement sur le fait qu'il y a dans l'Évangile un radicalisme qui concerne tous les disciples et non pas simplement une catégorie d'entre eux. L'Évangile nous enseigne que celui qui a rencontré le Christ, qui s'est senti appelé par lui de cette vocation qu'il adresse à tous ceux qui vont devenir ses disciples, celui qui répond à cet appel par l'amour, un amour qui ne peut être que total, est mû par le don même de l'Esprit qu'il reçoit dès lors qu'il est disciple du Christ. Il est mû, en effet, intérieurement par un dynamisme qui le pousse à tout quitter, non par mépris des réalités qu'il quitte mais parce qu'on aime moins ces réalités que le Christ Lui-même.

Quand le Christ nous parle de haïr son père, sa mère, le mot "haïr", dans le contexte de l'Évangile et la mentalité hébraïque des auditeurs de l'Évangile, n'a pas le sens de "détester", d'avoir de mauvais sentiments à l'égard de quelqu'un : il signifie simplement quitter parce qu'on aime moins qu'autre chose. Ce à quoi le Seigneur nous invite, c'est à quitter ce qui n'est pas lui pour manifester que nous aimons moins ces autres choses que lui-même.

Mais dans toute vie chrétienne - comme on va le voir dans des textes de l'Évangile - il y a un dynamisme intérieur, une certaine motion de l'Esprit, qui, selon des modalités très diverses en fonction des personnes, pousse chacun à tout quitter pour le Christ. C'est pourquoi, les Pères de l'Église, sauf certains Pères occidentaux comme Saint Grégoire le Grand - qui est en partie à l'origine de cette distinction très tranchée qui s'est répandue ensuite surtout en Occident - ne font précisément pas de distinction, dans l'Évangile, entre "préceptes" et "conseils".

Il n'y a pas d'ailleurs de préceptes dans l'Évangile au sens de préceptes de la Loi ancienne. S'il y a préceptes, ce sont simplement des paroles du Seigneur qui nous manifestent le dynamisme intérieur, la tendance intérieure que l'Esprit Saint, qui nous est donné, suscite et éveille en nous. Et ce dynamisme pousse tout chrétien à des renoncements radicaux qui se traduiront de manière différente

selon les personnes. C'est à partir de là que l'on retrouve une différence spécifique - dans une certaine mesure - entre la vie du moine et la vie du chrétien "ordinaire". Mais ceci se situe au sein d'une même vocation chrétienne et on ne peut pas opposer radicalement ces deux types de vie.

Relisons quelques textes évangéliques : d'une façon générale, le Seigneur nous invite à un renoncement total si nous voulons marcher à sa suite. Par exemple dans Marc 8, 34 : "Si quelqu'un veut marcher à ma suite, qu'il se renie, qu'il prenne sa croix (Saint Luc ajoute "chaque jour" dans le texte parallèle) et qu'il me suive". A tout disciple du Christ est ainsi proposée une exigence absolue de préférer le Christ à tout : à soi-même, à sa vie-même, et cela jusqu'à la mort la plus ignominieuse, celle de la Croix.

En effet, pour nous l'expression "prendre sa croix" est une expression un peu banalisée, un peu usée. Il faut réaliser ce qu'elle pouvait représenter pour les contemporains du Christ. Le Christ nous invite à le suivre jusqu'à la Croix, jusqu'à porter sa Croix avec lui, subir la Croix avec lui. Et le contexte de cette parole dans les synoptiques suggère que le Seigneur avait en vue l'option radicale qui pourrait être, en période de persécutions, proposée aux disciples. Il n'est pas douteux que le martyre est à l'horizon de cette parole du Christ.

Lorsque Saint Luc ajoute "chaque jour", cela veut dire que la vie chrétienne présentera dans le détail de notre existence des exigences comparables au martyre. Dans toute l'Eglise primitive c'est le martyre qui est apparu comme l'expression la plus parfaite de la vie chrétienne, sa perfection. Saint Ignace d'Antioche, le Théophore, dans son admirable Lettre aux Romains, où s'exprime si bien cette âme de feu qui était la sienne et celle de ces premières générations chrétiennes, supplie les Romains de ne pas intervenir auprès des autorités pour lui épargner le martyre car, dit-il, "c'est alors vraiment que je serai disciple".

L'exigence évangélique est, ensuite, celle de la rupture vis-à-vis de ses proches. Dans Luc 14, 25 nous trouvons cette parole du Seigneur : "Si quelqu'un vient vers moi et ne hait pas son père, sa mère, sa femme, ses enfants, ses frères et soeurs et même sa propre vie, il ne peut être mon disciple". Nous avons un exemple concret de ce renoncement radical dans les récits de vocation des Apôtres. Ne croyons pas que ces récits ne concernent qu'un certain type de vocation, la vocation au ministère. La vocation des Apôtres est, dans l'Evangile, véritablement typique de toute vocation chrétienne. Certes les Apôtres sont appelés à un ministère spécifique auquel tout chrétien n'est pas appelé - c'est là qu'il y a une distinction des plus nettes entre certains genres de vie différents dans l'Eglise. Mais il reste que la vocation des Apôtres est exemplaire pour tout chrétien et dans Marc 1, 18-20, ou dans le texte parallèle de Luc 5, 11, nous voyons les Apôtres quitter effectivement leurs filets, leurs barques, leur métier, leur père, "laissant tout", comme dit saint Luc.

De même, lorsqu'un scribe vient interroger le Seigneur sur les exigences posées aux disciples, disant : "Maître, je te suivrai partout où tu devras aller", Jésus lui répond : "Les renards ont des tanières et les oiseaux du ciel, des abris. Seul le Fils de

l'Homme n'a pas où reposer sa tête". Ce qui veut dire que quiconque veut suivre Jésus doit être prêt à la désinstallation la plus totale, à une insécurité de chaque jour.

De même, un disciple, dans Matthieu 18, 21, qui veut suivre Jésus lui dit : "Seigneur permets-moi d'aller d'abord ensevelir mon père", mais Jésus lui dit : "Suis-moi et laisse les morts ensevelir leurs morts". Parole dure, apparemment, mais qui signifie que quand il s'agit de suivre le Seigneur, de répondre par l'amour à son amour, les devoirs les plus sacrés envers les parents peuvent s'estomper.

Il y a, enfin, une exigence de renoncement à l'égard des biens matériels. Bien des textes invitent le disciple à se défaire de ce qu'il possède pour le partager avec les pauvres. Par exemple, Marc 10, 21, Luc 12, 33 et l'épisode du jeune homme riche cité plus haut. Il semble que, pour l'Évangile, le seul bon usage des richesses, c'est de s'en dépouiller en une seule fois ou plus en détail par l'aumône, par amour des autres et pour les aider. Et l'aide apportée à ceux qui en ont besoin est une exigence tellement fondamentale de l'Évangile qu'elle devient le grand critère lors du Jugement dernier, dans la grande scène du Jugement de Matthieu 25, 31-46.

Nombreux sont aussi les textes qui nous enseignent dans l'Évangile le danger des richesses. Voici quelques-uns de ces textes dont j'ai emprunté la nomenclature à un ouvrage publié il y a quelques années par un bon exégète, le Père Thaddée Matura, sur le radicalisme évangélique (ouvrage paru aux Editions du Cerf, dans la collection "Lectio divina" ; les citations qui en seront faites ici sont des citations libres, ne reproduisant donc pas littéralement le texte).

A propos du renoncement aux biens matériels et aux richesses, le père Matura nous dit : "Si les biens que l'on possède, dans l'Évangile, ne sont jamais qualifiés de mauvais en soi, leur désignation par saint Luc comme amont d'iniquité (Luc 16, 9-11) provenant de l'injustice et de la rapine (Luc 11, 39) montre assez l'indice négatif qui les affecte. Ils sont en tout cas une source de soucis et de préoccupations, une duperie ou une séduction. On en devient vite esclave. Aussi étouffent-ils la Parole et, dans la parabole du semeur, empêchent-ils de chercher le Royaume, de répondre à l'invitation au festin et de servir Dieu. Ils deviennent un faux trésor. L'appui que le riche pense y trouver s'avère fragile et trompeur : il ne garantit pas contre la mort.

Au plan du salut, les richesses constituent un obstacle insurmontable. C'est l'apologue du chameau qui ne peut pas passer par le trou d'une aiguille. C'est parce que le riche inconscient s'en sert pour lui tout seul qu'il est jeté dans un lieu de tourments et que ses frères sont menacés du même tourment dans l'épisode du riche et du pauvre Lazare. Les instructions de Jésus invitent à ne pas se préoccuper anxieusement de ses biens, même essentiels à la vie, dans le sermon sur la montagne, par exemple (Matthieu 6, 25-34). C'est Dieu seul qu'il faut servir avec confiance en mettant son cœur là où est le vrai trésor.

Ces textes montrent tous les périls que présentent les biens matériels et la nécessité de s'en séparer, pour suivre le Christ.

...

Tout ceci se trouve résumé dans la belle parabole du trésor caché et de la perle précieuse (Matthieu 13, 44-46). La découverte de la valeur extraordinaire du Royaume pousse l'homme à tout sacrifier afin de le posséder. Là encore, il s'agit d'une exigence interne de la vocation chrétienne proposée à tous.

Il y a de nombreux textes encore dans l'Évangile, qui soulignent l'enjeu et le prix de ce choix qui nous est proposé, textes qui, encore une fois, s'adressent à tous les chrétiens. Par exemple, le texte de saint Matthieu (10, 34-36) : "Ne croyez pas que je sois venu jeter la paix sur la terre. Je ne suis pas venu jeter la paix mais le glaive". Et celui de saint Luc je crois, au lieu de parler du glaive parle de la division, ce qui explicite un peu l'idée.

Voici comment le père Matura, que je citais il y a un instant, commente ce texte : "La venue de Jésus, l'impact de son message, au lieu de créer l'unité, la paix, provoqueront déchirements, conflits, divisions. Le disciple doit s'attendre à cette situation. Il saura que la parole de Jésus n'est pas un calmant, mais un feu. Il affrontera, s'il s'engage sérieusement à la suite de Jésus, l'opposition, d'autant plus douloureuse qu'elle provient du milieu vital le plus proche de l'homme, la famille. Le voilà donc prévenu sur l'enjeu de son choix".

Remarquons que l'on perçoit, surtout si l'on prend le contexte de Luc, dans ces paroles de Jésus, comme une angoisse, une souffrance : "Celui qui proclame l'amour de Dieu et des hommes, doit commencer par diviser et déchirer". Ceci implique des séparations, des renoncements, des ruptures.

Autre texte, qui va dans le même sens, sur ce radicalisme du choix, le texte sur les violents qui s'emparent du Royaume de Dieu, dans saint Matthieu (AA, 12), et saint Luc (16, 16). Saint Matthieu nous dit : "Depuis les jours de Jean-Baptiste jusqu'à présent, le Royaume des cieux souffre violence et les violents s'en emparent". On pourrait aussi traduire le texte grec : "Le Royaume exerce la violence" ; le Royaume de Dieu est comme une source de violence, il est lui-même une puissance qui brise, qui est un feu intérieur.

Le Royaume de Dieu exerce la violence, s'impose avec force, du fait qu'il est annoncé par Jésus, et c'est par un grand effort que les violents s'en emparent. Cette violence, ce grand effort, ce sont les exigences radicales de Jésus. Prise en ce sens, cette parole sur les violents se rapporte évidemment au thème du radicalisme évangélique. Le Royaume de Dieu, malgré les apparences, se fraie le chemin avec puissance, irrésistiblement, et ce Royaume de Dieu, finalement, c'est la présence de l'Esprit dans le monde, mais aussi, inséparablement, dans le cœur des hommes, dans le cœur de chacun des disciples du Christ.

A ce mouvement d'envahissement du Royaume de Dieu, correspondra, de la part de l'auditeur, une démarche parallèle. Il n'est pas dit ici en quoi elle consistera, par quelles actions elle se concrétisera, mais elle aussi sera violente, demandera à l'homme un effort inouï, pareil à l'effort accompli pour s'emparer d'une proie ou prendre d'assaut une forteresse. C'est dire que l'accueil n'est pas pure passivité, il est effort suprême. Les violents seuls, décidés à tout, ne relâchant pas la tension de leur désir, pourront

s'en saisir. Le Royaume ne se donne qu'à ce prix.

Enfin, je citerai encore le texte sur la porte étroite dans saint Matthieu (7, 13-14) : "Entrez par la porte étroite, car large est le portail et spacieuse est la route menant à la perdition, et nombreux sont ceux qui s'y engagent. Mais étroite est la porte et resserrée la route menant à la Vie et peu sont ceux qui la trouvent". Ce texte est encore un avertissement qui s'adresse à tous les disciples. Le chemin de la justice nouvelle, de la justice selon l'Evangile, qu'il faut pratiquer, est un chemin difficile, étroit, peu fréquenté. Ce texte a souvent été appliqué à la vie monastique et non sans raison, mais en fait il vise tous les chrétiens.

De tous ces textes on peut conclure, par conséquent, que l'Evangile propose une exigence de détachement, de renoncement, à tous les disciples ; on ne peut pas dire qu'il propose simplement aux uns un renoncement selon l'esprit, un renoncement qui ne changerait rien à leur vie extérieure et seulement à quelques-uns un renoncement effectif, visible.

Comme nous sommes en présence de ces exigences de l'Evangile, je lirai ici encore un passage du père Matura : "Ce sont des demandes exorbitantes, qui effrayent et devant lesquelles l'homme se sent petit, sinon impuissant, car même une fois situées dans leur contexte et leur milieu, même une fois expliquées, elles gardent la pointe qui dérange. Alors la tentation vient de les désamorcer, de les évacuer. On les interprétera tellement que toute virulence sera enlevée. Il ne restera plus que les conseils de sagesse petite bourgeoise". Il y a effectivement une façon d'édulcorer ces invitations de l'Evangile. Ou bien, ce qui est arrivé souvent dans l'histoire de la vie chrétienne, on les mettra à part, pour les réserver à un groupe choisi, appelé, lui, à pratiquer le radicalisme et, du coup, dispensant la masse des croyants d'avoir à le faire.

Si l'on en vient à la pratique, elle oscillera entre l'utopie et la lettre, la lettre étant une pratique immédiate et brutale de toutes les consignes, prises alors comme une sorte de loi d'Ancien Testament, de loi contraignante de l'extérieur. Et il y a eu des milieux, dans l'Eglise, où on a par exemple voulu imposer le célibat à tous les chrétiens et même, dans certaines Eglises syriennes, dans les premiers siècles, faire de l'engagement au célibat un préalable au baptême, ou encore imposer à tous les baptisés un communisme intégral et enrégimenté.

Mais cependant, ce terme d'utopie peut aussi recéler un sens positif et dans ce sens positif, l'utopie consiste à admettre que ce qui est proposé doit être accompli et peut l'être jusqu'à un certain point. (...)

Mais si on écarte l'idée d'une pratique littérale, légaliste, des paroles du Seigneur, il ne faut pas non plus les réduire à un souhait pieux et inefficace. Je fais ici référence encore au père Matura : "Quand la situation l'exigera, il faudra risquer sa vie pour le Christ et surtout accepter chaque jour ses exigences, fussent-elles en opposition avec la famille et avec son propre moi. L'égalité entre tous, le partage des biens matériels, le fait de se supporter les uns les autres, seront recherchés sans cesse et vécus

dans une communion fraternelle. Certes, constamment, l'homme se heurtera à ses limites et à celles des autres, constamment il sera en-deçà de ce qu'il considère comme un idéal et un devoir, constamment il échouera. Mais il ne déclarera pas pour autant que c'est une entreprise impossible, qu'il faudrait y renoncer, qu'elle n'est pas pour lui. Il acceptera de vivre l'écartèlement et le reproche que constitue cet idéal toujours présent et jamais atteint".

Je crois que ceci est très important si nous voulons bien comprendre l'Évangile. Il ne faut pas chercher dans l'Évangile une loi facile à accomplir et dont l'accomplissement nous rassure. L'Évangile c'est un feu, c'est une motion intérieure, c'est un dynamisme de l'esprit, avec lequel nous ne serons jamais en règle.

Et ce n'est pas une raison pour vouloir, justement, le ramener au niveau d'une simple règle de conduite avec laquelle on puisse se tenir quitte. Le radicalisme évangélique, pris au sérieux, crée la tension sans laquelle la vie chrétienne s'affaisse et s'aplatit. Il est l'élément perturbateur nécessaire au dynamisme, à l'insatisfaction, à l'attente de ce qui doit advenir, mais n'est pas encore.

Plutôt que de s'en débarrasser par une exégèse lénifiante, ou de s'en décharger sur des élus favorisés d'un appel particulier, les moines, le chrétien accepte d'être dérangé, inquiet, d'avoir mauvaise conscience, de n'être jamais en règle, avec une exigence inépuisable parce qu'impossible à mettre en loi ou en mesure.

C'est précisément cette attitude de chrétien qui ressent toujours une tension intérieure, une inadéquation entre ce qu'il fait et ce vers quoi le dynamisme de l'Esprit présent dans son cœur, le pousse, ce que l'Esprit l'incite à accomplir, c'est cela que les Pères appellent la componction du cœur. C'est le radicalisme, proposé comme une exigence à toute la communauté chrétienne, qui maintient en elle la ferveur, le rêve et la recherche impossible à apaiser jusqu'à la venue définitive du Royaume. Il est, au plan de la conduite de l'homme, l'utopie qui fait vivre.

Si nous voulons bien comprendre la vie monastique, il nous faut la situer dans le contexte de cette conception de la vie chrétienne, du radicalisme évangélique. On dit quelquefois que la vie monastique n'est pas d'institution divine, n'a pas été instituée par le Christ, alors que le sacrement de mariage, qui apparaît comme le sacrement de la vie dans le monde, lui, l'a été.

Il y a là un certain sophisme, en ce sens qu'il est tout à fait vrai que si l'on entend par vie monastique un certain type d'organisation de la vie humaine, une institution, des monastères constitués, cela n'existe en effet que depuis la fin du III^e et surtout le seuil du IV^e siècle, avec la paix de l'Église et le début de ce que l'on a appelé l'ère constantinienne.

Mais, si nous allons au fond des choses, si nous voyons l'appel à la virginité, au renoncement aux biens matériels, à la mise en commun de ces biens matériels, au renoncement à la volonté propre, tout cela, au contraire, est au cœur même du message de l'Évangile, comme nous venons de le voir, et cela, depuis les origines du christianisme, depuis l'époque apostolique elle-même ; et nombreux ont

été, au sein de la Communauté chrétienne, les ascètes et les vierges.

Et l'on peut dire que la vie monastique est simplement une vie chrétienne complètement logique, ce qui ne veut pas dire que tous les moines sont logiques avec leur vocation, loin de là ; mais je considère la vie monastique simplement, objectivement comme une vie qui manifeste ce vers quoi tend la grâce du baptême quand rien ne s'oppose à son dynamisme.

Par ce rien j'entends aussi bien un manque de générosité de la part du sujet que des conditions objectives d'existence qui ne permettent pas aux différents renoncements de trouver toute leur expression visible. Mais, encore une fois, il y a là quelque chose qui est inhérent au mouvement profond de la vie chrétienne, au mouvement profond de la vie selon l'Esprit.

Ceci nous aide à comprendre quel peut être le sens de la vie monastique, pour l'Eglise, pour l'ensemble de l'Eglise, à travers tous les temps et aujourd'hui encore. Nous pouvons dire que la vie monastique est le lieu où ceux qui le peuvent, ou qui le veulent, trouvent les conditions les plus favorables pour vivre le radicalisme évangélique. Ce n'est pas le seul lieu pour le vivre et il ne faudrait surtout pas dire que les moines sont nécessairement des chrétiens "plus parfaits" que les autres. Ce n'est pas du tout là la question.

Mais en nous plaçant dans une perspective simplement objective, nous pouvons dire que le rôle propre de la vie monastique, en tant qu'institution, est de réunir les conditions les plus favorables pour qu'un certain nombre de chrétiens puissent aller jusqu'au bout de ces exigences de renoncement qui ne sont que l'envers, qui ne sont que la partie négative de cette réalité positive infiniment plus grande qu'est l'attachement sans partage au Christ, auquel tous les chrétiens sont appelés, et que tout chrétien, encore une fois, a à vivre d'une manière appropriée à son état de vie. Et c'est là le rôle propre de la vie monastique, le rôle le plus essentiel de la vie monastique dans l'Eglise.

La vie monastique n'est pas un ministère à proprement parler. Il y a dans l'Eglise différents ministères, celui de l'évêque, du prêtre et d'autres qui en détaillent, si je puis dire, le contenu, mais la vie monastique n'est pas un ministère. Elle est simplement une forme de vie chrétienne où un chrétien essaye de répondre aux exigences de l'Évangile, je dirais, pour lui-même, étant entendu qu'un chrétien ne vit jamais pour lui-même, mais que, à ce niveau, tout ce que nous faisons, concerne aussi tout le Corps du Christ et que tous bénéficient de ce que chacun fait, nul n'est propriétaire de sa vie spirituelle personnelle.

Si ce n'est pas là ce qui prime dans la vie monastique, c'est tout de même ce qu'elle apporte à ceux qui la vivent, pour le bien de l'ensemble de l'Eglise, plus que le témoignage même qu'ils peuvent porter ou les services qu'ils peuvent rendre à l'Eglise.

Cependant, cela dit, il est certain que l'existence de la vie monastique dans l'Eglise est un stimulant pour tout chrétien, c'est un rappel constant de tous ces textes évangéliques qui concernent, encore une fois, chacun de nous ; c'est un rappel constant de

ce radicalisme de l'Évangile, qui nous rappelle sans cesse que nous ne pouvons pas servir deux Maîtres.

Or, c'est une tentation pour tout chrétien, pour le moine aussi bien sûr, mais peut-être d'une manière plus tangible, plus concrète pour le chrétien vivant dans le monde, que de concilier à la fois le service de Dieu et le service d'autre chose, si ce n'est pas le service de Mammon.

Il y a quelque temps déjà, j'avais résumé cela dans un livre intitulé "L'Évangile au désert": "La tradition monastique apparaît comme un bien commun de l'Église entière ; elle intéresse chaque chrétien, pourvu qu'il sache opérer les discernements nécessaires..."

"Le monachisme est porteur d'un message que doit prendre au sérieux quiconque prétend être disciple du Christ. Il nous indique en quel sens doit être orientée toute existence chrétienne, vers où tend le dynamisme de l'Esprit... Le Royaume auquel nous sommes conviés est d'un autre ordre que les réalités de ce monde, si excellentes soient-elles, et la voie qui y mène est celle de la Croix. Par suite, l'exigence de renoncement est universelle ; nul ne saurait se satisfaire d'un renoncement tellement "en esprit" qu'il demeurerait irréel, ni se contenter de rencontrer le Seigneur à travers les signes de la création et des événements. Tout chrétien fidèle à la logique de son baptême, doit consentir à certains renoncements effectifs et se réserver un certain loisir pour vaquer à Dieu seul - "retire-toi dans ta chambre, ferme sur toi la porte, et prie ton Père qui est là, dans le secret" -, dans une mesure suffisante pour que ta vie en soit réellement marquée".

Donc, de ce point de vue là, il y a dans la vie monastique une sorte de geste prophétique qui parle à tout chrétien. Mais j'ajoutais, dans ce texte que je vous cite : "Mais précisément il faudra avoir ici le sens du possible, être attentif aux appels particuliers que Dieu adresse à chacun à travers les circonstances extérieures ou par les motions intimes de l'Esprit. Les anciens moines ont été d'ailleurs remarquablement sensibles à la diversité des voies de Dieu, à la liberté de l'Esprit qui souffle où il veut, et, partant, à la nécessité de respecter souverainement la personnalité spirituelle d'autrui. Aussi ont-ils mis au coeur de leur doctrine la vertu de discrétion, c'est-à-dire ce tact surnaturel qui sait discerner les exigences concrètes de la grâce en chaque cas et proportionner les comportements extérieurs aux possibilités naturelles et spirituelles de chacun".

Il y a donc bien entre vie monastique et vie chrétienne dans le monde une différence et il importe justement de ne pas les confondre, car alors, si l'on prétendait, par exemple, sous prétexte de monachisme intériorisé, pouvoir être moine au sens propre du mot, dans le mariage, dans la vie du monde, ce serait vider le mot moine de son contenu et ce serait par là même priver le monachisme de cette valeur qu'il a pour l'Église. Mais, d'autre part, encore une fois, il ne faut pas séparer les choses mais les unir harmonieusement au sein de toute vocation chrétienne.

Je dirais aussi que la vie monastique peut apparaître dans l'Église, sous un certain aspect au moins, comme une sorte d'incarnation de l'intercession de l'Église, puisque les moines, du fait qu'ils sont exempts d'un certain nombre de servitudes, d'un certain nombre d'occupations que le chrétien dans le monde a normalement (encore que la vie du moine puisse être occupée aussi),

...

peuvent consacrer davantage de temps à la prière ; et cette prière n'est pas simplement une prière pour eux-mêmes, mais c'est une prière pour l'Eglise, et de tout temps l'Eglise a été extrêmement sensible à cette valeur d'intercession que portent les monastères.

Cette intercession est presque indépendante de la qualité spirituelle de chacun des moines, du fait que l'on célèbre, dans chaque monastère, tout l'office de l'Eglise, que toute cette prière de l'Eglise est vraiment incarnée par les célébrations quotidiennes du monastère : le monastère a là une puissance d'intercession au bénéfice de toute l'Eglise, qui est d'une extrême importance. Comme vous le savez, la plupart des monastères ont été fondés, à l'époque ancienne, par des rois, par des princes, par des empereurs, qui étaient comme l'incarnation du laïc chrétien.

Cette situation a varié maintenant et le laïc est représenté davantage par l'ensemble du peuple chrétien, plus que par des personnalités de ce genre, mais les empereurs, les rois, avaient à cœur de fonder des monastères, d'en assurer, jusqu'à un certain point, "l'assiette" matérielle, à cause de la valeur d'intercession que représentaient ces monastères pour tout le peuple chrétien, et ce ceci reste une chose actuelle, même si ces modalités ne peuvent plus se réaliser exactement de la même manière.

Les monastères sont évidemment des lieux où le peuple chrétien peut recevoir l'hospitalité, peut faire des séjours, venir en pèlerinage, justement pour entrer en contact avec tous ces aspects que je viens d'essayer de détailler. Et, à travers les siècles, on constate que le peuple chrétien a souvent vu dans les monastères quelque chose comme des icônes du Royaume de Dieu, parce qu'il percevait là, d'une façon plus tangible, les valeurs du Royaume.

Quelle que soit la ferveur de ceux qui les habitent à tel moment donné de l'Histoire, les monastères sont des lieux saints qui ont été, et parfois pendant des siècles, imprégnés de prière. Ils sont devenus ainsi presque comme des sacrements, pas au sens fort des grands sacrements de l'Eglise, mais des sacrements dotés d'une vertu sanctifiante. D'autre part, les fidèles qui viennent dans les monastères, savent qu'ils y trouveront souvent des pères spirituels, capables de les conseiller, des hommes voués à la prière, auxquels ils pourront confier le soin d'intercéder auprès de Dieu pour eux, pour toutes leurs intentions.

Enfin, le cadre de paix et de silence du monastère, les offices liturgiques qui s'y célèbrent, en font un milieu très propice pour des séjours pendant lesquels les fidèles aiment à vaquer plus assidûment à la prière, en partageant plus ou moins la vie des moines, et ceci n'est pas du tout, loin de là, contraire à leur vocation. Les monastères apparaissent ainsi comme un lieu où tout chrétien peut retrouver comme les racines évangéliques de sa vocation chrétienne.

Encore une fois, tout cela doit se faire avec discernement et il ne s'agira jamais, pour un chrétien qui vit dans d'autres conditions de vie que celles du moine, d'essayer de copier servilement la vie monastique. Mais là encore, c'est une question de discernement des esprits. C'est pourquoi tout chrétien devra, dans ce domaine évidemment, suivre les directives qui pourront lui être données par des pères spirituels sensibles aux exigences concrètes de l'Esprit sur chacun.